

## **Prédication du 13 octobre 2013**

Paris, Auteuil, sur le thème du don (2 Rois 5, 14-17, 2 Timothée 2, 1-3 et 8-13, Luc 17, 11-19)

Le Conseil presbytéral a voulu faire de ce dimanche un culte d'offrande. Il y en aura d'autres ; deux sont déjà fixés, en janvier et en avril. Vous avez pu voir une infographie à l'entrée, et nous en parlerons bien sûr au moment de l'offrande et des annonces. C'est l'occasion d'aborder le thème du don dans la prédication. Je le signale déjà, ce sera aussi un thème abordé dans notre journal, les Nouvelles d'Auteuil, en novembre.

Que dirons-nous ? La prédication est-elle le lieu de dire un certain nombre de paroles bien senties qui auront pour effet de remplir les sachets de l'offrande d'espèces sonnantes et trébuchantes, et surtout de billets et de chèques nettement moins sonores mais d'autant plus conséquents ? Un message bien culpabilisant, qui ferait que l'offrande arriverait comme un soulagement, l'occasion de faire un don qui apaise notre conscience troublée ? Non, évidemment.

Bien sûr, nul ne saurait commander la manière dont un message est reçu. Par ailleurs, il serait du plus mauvais goût de déterminer le contenu d'une prédication en fonction d'un objectif financier. Ce n'est évidemment ni l'intention ni le propos de quiconque.

Mais la question demeure : quel lien établir entre le message reçu et le don que nous sommes invités à faire ? Il eût été possible de choisir un texte biblique qui parle de la dîme, qui nous placerait alors sur le mode de l'obligation : comment calculer notre juste participation ?

Ou de l'offrande de la pauvre veuve, qui nous ferait prendre conscience de la disparité des ressources des uns et des autres. Ou encore de la collecte pour Jérusalem, que l'on peut comprendre comme un signe d'appartenance à l'unique Église du Christ.

Finalement, j'ai préféré laisser résonner les textes du jour, et nous découvrons avec eux que la question du don est une question de foi. Pouvons-nous mesurer ce que nous donnons à l'aune de ce que nous avons reçu ? Voilà la question de foi.

J'ouvre une parenthèse sur le récit que les enfants écoutent en ce moment. Ils continuent à découvrir le personnage de David, avec 1 Samuel 18 et 19. Un des aspects intéressants de ce récit, que je vous laisse lire plus tard si vous le souhaitez, est de mettre en place une disproportion entre l'attitude de Saül et celle de David. Quand Saül attaque David à la lance alors qu'il est en train de jouer de la harpe, David esquive, il ne répond pas. Quand Saül lui promet sa fille aînée, David répond qu'il n'est pas en mesure de payer une dot adéquate. Quand enfin Saül lui propose un moyen plutôt particulier de payer une dot – ramener une partie bien spécifique d'une centaine de Philistins, David en ramène le double ! L'attitude de David n'est pas mesurée à ce qu'il a reçu de Saül, elle va bien au-delà.

Cela peut interroger la manière dont nous calculons nos dons à l'Église : est qu'ils sont proportionnés au service que nous recevons, par exemple ? Nos dons peuvent-ils être mesurés à ce que nous recevons ? La question reste en suspens.

J'en viens à l'évocation de la guérison de Naaman. Ce qui précède le passage du jour est assez amusant : Naaman se vexe parce que le prophète lui demande de faire quelque chose de trop simple, quoique peut-être un peu humiliant : aller se tremper dans le Jourdain. Sept fois. Lui qui arrivait chargé de cadeaux, entouré de toute sa suite, il aurait voulu faire quelque chose de difficile, de spectaculaire, de coûteux, et on lui dit simplement de se dévêtir et de se baigner. Quelle honte ! Ce n'est pas sérieux !

Cela coûte, mais pas de la manière qu'il pensait. N'aie pas honte du Christ ni de moi, prisonnier, dit la lettre à Timothée. Prends ta part de souffrance. Combien ça coûte ? Voilà une autre question à prendre en compte. Non pas combien cela coûte de tenir un culte, par exemple. Cela, on peut le calculer, même si c'est un peu inhabituel sans doute. Combien coûte l'activité de l'église, c'est simple, il suffit de prendre le compte de résultat et on le sait globalement pour une année.

La question, pour Naaman, et je propose de la prendre pour nous aussi, est de savoir combien il lui en coûte personnellement. C'est la même question qui est posée à Timothée. Qu'est-ce qu'il t'en coûte ? Prend ta part de souffrance.

Rapportée à l'argent, il me semble que la question est de savoir si nous sommes prêts à remettre en question ce qui nous paraît raisonnable, qui ne nous coûte rien, en somme.

Vous êtes-il déjà arrivé, au moment de l'offrande, d'avoir oublié votre chéquier, d'ouvrir votre porte-monnaie et de vous apercevoir que vous n'avez pas prévu le coup, vous pensiez donner vingt, mais il n'y a qu'un billet de cinq et un de cinquante. Qu'est-ce que je dois faire ? Cinq, c'est un peu pingre, mais cinquante, c'est quand-même beaucoup ! A quoi est-ce que je devrai renoncer si je donne cinquante ? Un difficile débat intérieur se joue en quelques instants, car on a peu de temps, la corbeille va arriver, il faut décider. On peut aussi s'en sortir en se disant qu'on compensera la prochaine fois. Encore faut-il se le rappeler.

On voit ensuite que Naaman, tout à l'émerveillement de sa guérison, confesse sa foi en Dieu, le Dieu de la terre d'Israël – d'ailleurs il en veut un peu pour lui, de cette terre – et veut faire un geste concret en faveur du prophète. Elisée, l'homme de Dieu refuse, précisément parce que Naaman, pense-t-il, se trompe encore. A Dieu seule la gloire, comme le dit la louange calvinienne par excellence. A Dieu seul la gloire, pas à son prophète. C'est l'attitude exemplaire du lépreux guéri, un samaritain, un étranger, souligne Jésus, qui seul revient auprès de Jésus pour louer Dieu en sa présence, à ses pieds. Et Jésus de souligner encore : va, ta foi t'a sauvé.

Sommes-nous en mesure de considérer nos dons comme une action de grâce, comme l'expression de notre gratitude envers Dieu, comme un signe de foi, un acte d'amour ? Souviens-toi de Christ ressuscité, dit 2 Timothée.

Faisons-nous le lien entre nos dons et notre foi ? La discrétion est bien sûr de mise, mais on pourrait aussi déposer nos dons en nous déplaçant, en les apportant à la table, en signe de communion, par exemple. Nous n'y sommes sans doute pas tout-à-fait prêts, nous ne le ferons pas aujourd'hui, mais peut-être le ferons-nous une autre fois, comme cela se fait, par exemple, chez nos frères camerounais. Aujourd'hui, pour marquer un peu de cela, nous pourrions déposer les sachets sur la table, plutôt que derrière.

Comment, de l'argent sur la table de communion, à côté de la Bible ! Et pourtant, si nous recueillons les dons durant le culte, c'est bien parce que cela fait partie de notre louange. On dit qu'à l'origine, les chrétiens apportaient de quoi mettre en commun, et qu'on partageait le repas du Seigneur avec ce qui avait été apporté, partageant dans un même temps avec les plus fragiles de la communauté.

Nous ne pouvons calculer nos dons à la mesure de ce que nous avons reçu de Dieu. La réforme du 16<sup>e</sup> siècle s'est dressée, notamment, comme une protestation contre des pratiques qui donnaient le sentiment que l'on peut acheter la grâce divine. Cela, c'est du passé. Il y a accord, maintenant, entre catholiques et luthériens, sur ce point décisif de la réforme : la justification par grâce, reçue par la foi.

Si nous entrons dans le calcul, nous serions définitivement en dette. Mais il nous est possible, en revanche, de faire des efforts pour que cette grâce incommensurable continue d'être proclamée. Par nos paroles, par nos actes, par nos dons.

Souviens-toi de Jésus-Christ ressuscité. C'est la raison suffisante qui donne sens à tout ce que nous faisons en Église.